

Les justifications de la guerre

Guerre sainte, jihad, croisade. Violence et religion dans le christianisme et l'islam, de Jean Flori. Seuil, « Points », 332 p.

Mohamed Ourya

Numéro 212, janvier–février 2007

Islam, islamisme, terrorisme : un amalgame inquiétant

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10453ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ourya, M. (2007). Les justifications de la guerre / *Guerre sainte, jihad, croisade. Violence et religion dans le christianisme et l'islam*, de Jean Flori. Seuil, « Points », 332 p. *Spirale*, (212), 25–26.

Les justifications de la guerre

GUERRE SAINTE, JIHAD, CROISADE. VIOLENCE ET RELIGION DANS LE CHRISTIANISME ET L'ISLAM de Jean Flori

Seuil, « Points », 332 p.

par MOHAMED OURYA

Ce récent ouvrage de l'historien français Jean Flori, clair et détaillé, adopte une approche chronologique, textes à l'appui. Il procède à une relecture analytique du Coran et des Évangiles, en comparant l'idée de « guerre sainte » dans les mondes chrétien latin et musulman, des origines au XI^e siècle. Selon l'auteur, l'affrontement entre les deux civilisations musulmane et chrétienne, du VII^e au XI^e siècle en Europe, ou lors des croisades en Palestine, aura largement attisé une haine et une animosité mutuelles. Les deux religions ayant connu à travers leur histoire plusieurs guerres et invasions, une conception particulière se serait progressivement imposée dans l'une et l'autre : un caractère sacré ayant été associé aux guerres menées, celles-ci prirent l'aspect d'une mission divine, ou d'un devoir religieux à accomplir, sans égard aux horreurs qu'elles engendraient.

Par une recherche savamment documentée, Jean Flori traite essentiellement de cet aspect sombre de l'histoire des religions chrétienne et islamique. L'auteur tente de répondre à la question suivante : comment les théoriciens de la religion, de part et d'autre, ont-ils légitimé les guerres et la violence ? L'étude de Flori s'étend sur quatre parties, intitulées respectivement : « Guerre et christianisme de Jésus à Charlemagne (I^{er}-VIII^e siècle) » ; « Guerre et islam de Mahomet à la croisade (VII^e-XI^e siècle) » ; « Valorisation idéologique de la guerre dans la société féodale (VIII^e-XI^e siècle) » et « De la guerre sainte à la croisade (XI^e siècle) ». L'ouvrage comprend également un recueil de documents historiques traitant de la guerre du côté chrétien ou musulman ; une chronologie qui couvre la période entre le moment de la mort de Jésus à Jérusalem, vers 33, et l'an 1099, date de la prise de Jérusalem par les Croisés, ainsi qu'une bibliographie sur le thème en question.

Jihad et guerre sainte, le profane devient sacré

La thèse principale soutenue par l'auteur est que l'islam est une religion de guerre *ab initio*. Mahomet (570-632), qui a accepté et pratiqué la guerre, n'aurait fait aucune distinction entre le religieux, le politique et le militaire, car il était en même temps un prophète, un chef militaire et un chef d'État. Flori associe à l'islam un aspect belliqueux, qu'il retrouve à la fois dans le Coran, la Sunna (les paroles et actes du prophète) et la Sira (la vie du prophète). Ainsi, le jihad, qui fait partie des enseignements du Coran, serait le moteur même de l'expansionnisme musulman du VII^e siècle. Plus tard, la notion de guerre aurait été élaborée selon une « *conception conquérante et totalitaire* », intégrant une vision dualiste du monde, partagé entre le domaine de l'islam (*dâr al-islam*) et celui de l'impiété ou de la guerre (*dâr al-Harb*), domaine dans lequel le jihad doit être mené.

Selon Flori, le christianisme, contrairement à l'islam, était pacifique à l'origine. Certes, l'idée de guerre sainte se retrouve déjà dans l'Ancien Testament, note-il, avec l'idée du « *peuple de Dieu* » qui doit être défendu par les armes, mais dans le Nouveau Testament, le message de Jésus aurait rompu avec la violence, puisque le Christ était un messager de

l'amour et de la paix. Pour montrer que l'idée de guerre est absente du christianisme originel, Flori donne plusieurs exemples de tolérance chrétienne, mais il stipule que, progressivement, et à travers une mutation doctrinale, la notion de « guerre sainte » s'est développée dans le christianisme. Selon cette doctrine, combattre l'infidèle (le musulman dans le contexte de la croisade) devenait un geste de rédemption et de salut.

Ainsi, l'appel à la guerre, dans le christianisme, allait être justifié par divers auteurs, jusqu'à être sacralisé par le pape lui-même. Parmi les exemples de justification rhétorique de la « guerre sainte » contre les barbares, guerre qu'il fallait mener pour défendre la religion et l'Empire, on retient celui de saint Augustin (354-430), qui aura contribué à forger ce concept de guerre : selon lui, ses buts doivent être purs et conformes avec la justice, dans le sens où la guerre doit être menée pour dissuader l'ennemi ou récupérer les biens spoliés. Elle doit être menée avec amour et sans intérêts personnels... et enfin, elle doit être déclarée par l'autorité légitime.

Selon Flori, la sacralisation de cette guerre par le pape se fit dans le cadre d'une entreprise visant à la reconquête des lieux saints et des routes de pèlerinage vers Jérusalem, mais aussi, et surtout, comme réaction aux conquêtes musulmanes et au jihad. Par exemple, quand le pape Urbain II appela à la croisade de Clermont, en 1095, il mobilisa une campagne sacrée pour les chevaliers chrétiens afin qu'ils se lavent de leurs péchés et restituent le sanctuaire du Saint Sépulcre de Jérusalem, aux mains des musulmans depuis quatre siècles et demi. Ainsi, pour Flori, l'idée de « la guerre sainte », qui aura émergé des siècles plus tard, serait la conséquence de divers conflits avec le monde musulman et doit être vue surtout comme une riposte militaire à l'occupation musulmane des terres chrétiennes.

De la diabolisation de l'islam à la sacralisation de la « guerre sainte » dans le monde chrétien

Par ailleurs, les textes des auteurs chrétiens diabolisant Mahomet et l'islam ont largement servi à l'Église comme arme idéologique dans son effort pour sacraliser la guerre. En plus des conquêtes menées par les musulmans, leur diabolisation a aussi contribué à la naissance de l'idée de guerre sainte chrétienne. Cette attitude, qui a commencé en Orient, tendait à assimiler l'islam au paganisme

et au culte démoniaque. Entre autres, Jean Damascène, au début du VIII^e siècle, mit en place les prémisses de la notion d'idolâtrie musulmane et considéra l'islam comme une religion hérétique. Théophane le Confesseur aussi voyait « en Mahomet un épileptique, conseillé par un moine hérétique ».

En Occident, la chrétienté allait découvrir l'islam par « un contact direct et guerrier », lors des conquêtes arabes à partir de l'Espagne. La diabolisation a commencé au milieu du IX^e siècle, avec les « martyrs de Cordoue », du nom de prêtres chrétiens espagnols fanatiques qui se vouèrent au martyre en diabolisant publiquement Mahomet dans la seconde moitié du IX^e siècle; selon Flori, cet « épisode [est] important dans la formation d'une mentalité guerrière anti-musulmane ». Celle-ci fut accentuée par la traduction et la diffusion d'œuvres orientales anti-musulmanes. Vint ensuite la Reconquista de l'Espagne, amorcée par les chrétiens vers 718, donnant toute sa force au processus qui aura servi de base à la sacralisation de la guerre en Occident chrétien. Cette sacralisation atteint son point culminant avec les croisades. À ce sujet, selon Flori, « la première croisade atteint, pour les chrétiens, le degré de sacralité qu'aurait eu, pour les musulmans, un jihad prêché non pour délivrer Jérusalem, troisième lieu saint de l'islam, mais bien pour chasser les infidèles de La Mecque, si ces "infidèles" s'en étaient emparés ». L'objectif était de délivrer Jérusalem (premier lieu saint pour les chrétiens et les juifs). Flori estime que le concept de la guerre sainte a dépassé la notion du jihad par son intensité, dans le cas notamment de Jérusalem, dont le statut religieux n'aurait pas d'équivalent pour les musulmans qui n'avaient pas de lieu saint à délivrer; à leurs yeux, la ville n'était que le troisième lieu saint et était en outre sous domination musulmane. Ainsi, la guerre se trouve justifiée par le dogme même prêché par l'Église, comme l'est le jihad en islam, mais elle le dépasse pour être perçue comme « une guerre de libération voulue et menée par Dieu ».

Le jihad au service de l'Empire

D'autre part, l'auteur soutient que l'intention des musulmans, depuis les premiers temps de l'islam, n'était guère de convertir les non musulmans à l'islam, mais plutôt de conquérir des territoires. Le jihad est alors « une guerre de conquête, pas une guerre missionnaire ». À cet égard, et tenant compte du fait que la doctrine du jihad est demeurée au fil du temps « très semblable à elle-même dans ses grandes lignes, et ne souffre d'aucune contradiction interne », l'islam est resté conséquent avec ses principes concernant l'idée de la guerre sainte. Le monde musulman a même réussi à la concilier avec le principe de tolérance. Certes, cette tolérance a été relative, note Flori, car « on n'accorde pas aux non musulmans les mêmes droits

qu'aux croyants ». Elle ne s'appliquait qu'aux gens du livre (juifs et chrétiens), réduits au statut du « dhimmi, protégés : citoyens de seconde zone », mais elle expliquait éventuellement le succès de l'expansion de l'empire musulman et même le rayonnement culturel de sa civilisation. On pouvait voir des juifs et des chrétiens « occuper des postes élevés auprès des gouvernements et s'illustrer dans les sciences [...] les arts et les lettres ».

Le jihad dans la raison politique musulmane

Comme tous les ouvrages qui traitent de sujets de cette nature, celui-ci a ses limites. L'objectif de Flori n'est pas d'analyser la raison politique musulmane, mais il lui semble nécessaire d'étudier les principaux déterminants pour comprendre la notion du jihad dans la culture de l'islam. Les auteurs les plus importants¹ qui ont traité de la genèse et des mécanismes de la pensée politique arabo-musulmane sont d'avis que la pratique politique ne relevait pas totalement du religieux et que d'autres normes auraient conditionné le champ politique dans l'histoire de l'islam. Selon Mohammad Abd Al Jabri, pour ne citer que lui, le fait politique aurait obéi à trois déterminants essentiels depuis l'avènement de l'islam : la tribu (*al-Qabila*), le butin (*al-Ghanima*) et le dogme (*al-Aqida*). On sait que Mahomet a constitué sa communauté de fidèles sur la base d'un seul dogme, mais l'appartenance tribale a joué un rôle important dans la pratique politique. Sur la base de références historiques, Al Jabri note que certains ont répondu à l'appel du jihad, non par amour pour la religion, mais parce que leurs tribus se sont alliées politiquement au Prophète. Il est donc certain que l'esprit du clan était un vecteur essentiel dans la formation des alliances en vue d'accomplir le jihad. En outre, un autre élément doit être pris en compte dans l'analyse de la raison politique musulmane. C'est le déterminant économique (le butin) qui renvoie, entre autres, à la distribution des biens gagnés après une guerre sainte (le jihad), et aussi au tribut (*al-Kharaj*) que le vainqueur impose au vaincu. Ce déterminant a joué de façon majeure dans la réussite du jihad. Plusieurs se sont enrôlés dans les armées musulmanes pour bénéficier de la distribution des gains.

On soutient aussi que l'islam, pour continuer à se répandre et à prospérer dans le système international de l'époque, avait besoin d'un État, qui ne pouvait survivre par le seul déterminant religieux (le dogme). On peut citer l'exemple du calife Mu'awiya (603-680), fondateur de la dynastie des Omeyyades (661-750), qui, par sa gestion efficace des affaires étatiques et des expansions militaires, a fait que l'État musulman s'est érigé en tant que puissance incontournable de l'époque. On ne peut certes omettre de signaler que Flori utilise une abondante littérature pour expliquer l'idée de la guerre sous l'angle de la religion et, en dépit de son lacanisme sur plusieurs points concernant l'islam (l'histoire de l'islam est toujours sujette à plusieurs interprétations, souvent contradictoires, d'où la difficulté des historiens; on constate que dans cet ouvrage, Flori retient toujours une seule version des faits), son livre constitue un apport majeur dans le domaine de l'histoire des mentalités. Durant cette époque de conflits religieux, les autorités politiques ont cherché dans le texte sacré une justification de leurs guerres. Elles se sont entourées à cette fin de penseurs et d'hommes de science dont le travail consistait à légitimer les excès et les violences des princes. On pourrait dire, reprenant les conclusions de Flori pour les prolonger, que c'est ainsi qu'une alliance entre le politique et le religieux vit le jour. ●

1. À titre d'exemple, mentionnons l'ouvrage en arabe du penseur d'origine marocaine Mohamed Abed Al Jabri : *Al-'aql al-siyāsī al-'arabī : muhaddidātuh wa tajalliyātuh* (La raison politique arabe. Déterminants et manifestations), Beyrouth, Casablanca, *Al-markāz al-thaqāfī al-'arabī*, 1991, 2^e édition.